

M.E.S., Numéro 121, Janvier-Mars 2022

<https://www.mesrids.org>

Mise en ligne le 20 janvier 2022

ISSN : 2790-3109 | ISSN Lié : 2790-3095

LA PRATIQUE DU PHENOMENE *MOSINGO* CHEZ LES NGOMBE DE BOLOMBA, EST-ELLE L'EXPRESSION AVEREE D'UNE SORCELLERIE POSITIVE ?

Essai d'interprétation anthropologique

par

Thomas BADJELA DENGBA

Assistant,

Faculté des Sciences Sociales, Université de Kinshasa

Résumé

Comment défendre sa santé et sa vie est une problématique courante chez les africains, en général, et chez les Ngombe de Bolomba, en particulier. Il s'agit là des valeurs essentielles et fondamentales pour l'individu et pour la société, d'où la nécessité de se protéger contre les attaques d'où qu'elles viennent. C'est pour cela que la plupart des gens emploient tous les moyens, y compris le recours aux médecins traditionnels, aux marabouts ou aux dirigeants des sectes à miracles, sans que des considérations de foi comme de doctrine puissent les retenir ; encore moins le statut d'intellectuel ou d'évolué.

C'est dans cet ordre d'idées que chez les Ngombe, territoire de Bolomba, province de l'Equateur, grâce à Mosingo, les populations se prémunissaient contre toute attaque des sorciers, toutes sortes d'effets malencontreux, toute magie noire offensive. Sous cette idéologie, il était recommandé d'abandonner tous les fétiches, de mauvaises pratiques, de « nettoyer » les villages de tous les maux qui les rongeaient. Aussi dans cette étude, l'auteur s'interroge-t-il et répond à la question de savoir si ce phénomène relève d'une sorcellerie positive ?

Introduction

Depuis la nuit des temps, le monde ne cesse d'enregistrer d'énormes bouleversements dans tous les secteurs de la vie au nom du progrès : les hommes ont conquis des espaces interplanétaires, ils ont marché sur la lune et exploré Mars. Plus près de nous, est survenue la pandémie de la maladie à corona virus qui vient d'ajouter son lot de surprise dans la série de bouleversements qui la laissent encore sans voie, l'humanité dans son ensemble. Ainsi en est-il de la pratique du *mosingo* qui a lieu depuis peu (1983) à Bolomba, chez le peuple Ngombe de la province de l'Equateur. Car, au sein de ce peuple a vu le jour une pratique parmi les plus insolites et à impact on ne peut plus significatif : le phénomène *mosingo* qui a été pratiqué dans cet espace du District de l'Équateur et qui procède à un appel pressant au profit de leur vie, fait à la population pour se préserver la santé et donc contre les différentes attaques occultes et sataniques d'où qu'elles viennent. Car, pour le peuple Ngombe, en général et ceux de Bolomba, en particulier, grâce à la pratique du *mosingo*, que les hommes

arrivent à se prémunir contre les différentes attaques des sorciers, mais aussi contre toute sorte d'effet maléfique et notamment contre la magie noire offensive.

En effet, avec l'avènement de *mosingo*, il a été demandé à la population d'abandonner tous les fétiches comme toutes les mauvaises pratiques afin de « nettoyer » les villages (Bososa Ngando) de toutes les pratiques occultes qui étaient légion. Dès lors, la question que nous ne cessons de nous poser dans ce cadre, est celle de déterminer si ce phénomène reste une sorcellerie positive.

Pour atteindre notre objectif, nous avons consulté plusieurs écrits (ouvrages, revues et articles) ayant trait à la vie menée au territoire de Bolomba et surtout à quelques phénomènes qui ont existé dans cette partie de la RDC. Pour cela, nous avons organisé des entretiens avec quelques notabilités Ngombe de Bolomba qui ont vécu ces différents phénomènes ou qui ont été, eux-mêmes, des acteurs de *mosingo* en recourant à la méthode génétique, l'une des méthodes utilisées dans l'anthropologie politique et qui s'intéresse aux questions liées à l'origine et à l'évolution du pouvoir (magique ou magico-religieux, héréditaire...).

Hormis l'introduction et la conclusion, la présente réflexion s'articule autour d'une série de points qui suivent : la présentation du cadre naturel et l'organisation traditionnelle des Ngombe de Bolomba, la mise en place de la population actuelle, l'organisation traditionnelle des Ngombe, la définition de Mosingo et de la sorcellerie, l'origine du *mosingo*, son but et sa typologie, son organisation, son déroulement, la sortie d'EKUKU, ses problèmes, sa danse, son déclin et le parallélisme qui peut s'établir entre *mosingo* et la parole de Dieu.

I. CADRE NATUREL ET ORGANISATION TRADITIONNELLE DES NGOMBE DE BOLOMBA

1.1. Situation géographique

Les Ngombe du territoire de Bolomba vivent dans la grande forêt équatoriale. Ils se sont implantés dans le territoire de Bolomba, secteurs de Bolomba et de Mampoko ainsi que dans la Chefferie de Dianga et se sont établis le long de la route qui relie le centre du territoire de Basankusu. De Bolomba jusqu'à la rivière Bosomba, c'est le fief de la population Ngombe. L'occupation de ce peuple est comprise entre les eaux des rivières Ikelemba, au Sud et, Lulonga, au Nord. Ils forment à coté de leurs voisins Mongo dont les langues sont différentes, un groupe assez important. Leurs voisins sont les suivants : au Nord : on trouve les Mongo (les Ekombe, les Bokokoloko, les Ifomi et les Baenga) ; au Sud : ce sont les Ngombe de Bonjale, Bomenge, Monyanga, Kombo- Ikoli, les Ngombe Bozenga ainsi que les Ngombe Kombo ; à l'Ouest : les Ngombe Muwea Kutu et Sabando ; à l'Est : on a d'autres groupes

Mongo, notamment, les Mong'ea Lolo, les Yuli et les Balalanga.

1.2. Mise en place de la population actuelle

1.2.1. Les Migrations de Ngombe de Bolomba de 1870 – 1891

Les Peuples Ngombe de Bolomba qui occupent actuellement presque tout le territoire de Bolomba, n'étaient pas, au départ, originaires de cette contrée. En compagnie des autres peuplades, c'est-à-dire des Ngombe qui habitaient le Nord du fleuve, à Bango, lieu historique, dans l'actuelle province de la Mongala. Ils ont quitté Bango où ils ont traversé le fleuve en passant par plusieurs endroits, notamment, Boyeka (les Muwea qui sont arrivés les premiers dans territoire où ils ont chassé les Mongo), Bongandanga et Basankusu avant d'atteindre le territoire de Bolomba où ils terrorisèrent les Mongo pour occuper finalement l'espace compris entre les rivières Lulonga et Ikelemba⁽¹⁴⁵⁾. Le dernier groupe fut divisé en deux : d'une part, Bonzale Bondzoi, avec leur leader Bonzoi qui s'était implanté entre les ruisseaux Akula et Boso Ndjafo et une partie à Ligbalo. D'autre part, Bonzale Elombe avec leur combattant Elombe. Ces Ngombe se sont installés de Boso-Njema jusqu'à Boso Likubu. Notons en passant que dans l'histoire de ce peuple, Elombe fut un homme et Bondzoi fut une femme. Ce sont des enfants issus d'une même famille.

Selon Mumbanza Inza, « lorsque les Ngombe sont arrivés au confluent de la Lwa et de l'Ubangi, ils ont trouvé les Lobala ou les Manganzi, déjà installés. Ces braves guerriers ont obligé les Ngombe à rebrousser chemin et à se diriger vers l'Est, vers le plateau dit des Bobo. Les Mbenza qui ont également suivi le chemin de Ngombe vers l'embouchure de la Lwa ont subi la loi des Lobala et se sont repliés vers Libenge⁽¹⁴⁶⁾.

De même, Mwakobila Nzezaki trouve que « ce sont les guerres et, plus précisément, les conflits sociopolitiques qui ont entraîné les migrations dans cette région de Bango. Les Bangenza qui jadis occupaient la position septentrionale furent attaqués par les éléments soudanais et poussèrent à leur tour, les Ngombe Bonzale vers le Sud tout en essayant de résister grâce à une organisation paramilitaire de la société. Tous les villages se regroupèrent dans une seule fortification, entourée de retranchements (Libenge). Cette fortification est connue sous le nom d'Ewete, dirigée par Otiabini qui fut originaire de Boso Ebonga. Dès lors, la direction du pouvoir politique changea pour dépendre d'un chef de guerre entouré des guerriers qui décidaient du sort de Bonzale.

Les décisions étaient prises par un Conseil restreint appelé « Kani », c'est-à-dire un Conseil de guerre dont les décisions étaient rendues publiques sous le titre de « Mokongo mo bila » qui veut dire la loi martiale⁽¹⁴⁷⁾. Pour d'autres historiens, ils parlent de « Molengo mo bila ».

1.2.2. Arrivée et occupation du territoire de Bolomba

Tout en étant l'une des causes secondaires à la base de la migration bantoue, la recherche de bonnes terres constitue la raison de l'actuelle occupation de Bolomba par les Ngombe. Il est à noter ici que les Bonzale qui sont les derniers arrivés sur ce territoire ont réussi à s'implanter entre les tribus Muwea et les Mongo, au Sud de Wenga.

1.3. Organisation traditionnelle des Ngombe

1.3.1. De l'organisation politico-administrative

Pour ce qui est de l'organisation politico-administrative, les Ngombe, toutes tendances confondues, (Bonzale Bondzoi et Elombe ainsi que Muwea Kutu et Sabando) ont connu plusieurs affrontements à la recherche des femmes et de nouvelles terres. Aussi s'emparèrent-ils de beaucoup de femmes Kombo et finirent par construire une nouvelle fortification appelée « Libenge li Gbonga » auprès de Bonzale, det « Mopotu » et auprès de Muwea. Cette installation devient finalement définitive jusqu'aux premiers contacts avec les Européens. Cela fait que le territoire devait compter plusieurs villages qui sont d'ailleurs dotés d'organisation politique assez efficace. Ces villages sont nombreux (Boso-Ebene, Boso-Sebe, Bogbonga, Ligbalo, Boso-Embagulu, Boso-Mbifa, Boso-Njema, Boso- Likala, Monyanga...). De même, chez les Ngombe, un certain nombre de familles étendues s'étant regroupées sous le commandement d'un seul homme appelé Kumu ou chef de clan.

Le Chef du clan était choisi en fonction de leurs qualités personnelles qui faisaient d'eux de grands guerriers imposants dotés d'une grande autorité. C'est le cas Des Kumu Mbenga et Epusaka de Muwea. Ils devenaient des chefs incontestés et leurs voix étaient prépondérantes. On aboutissait à la centralisation du pouvoir autour d'un seul homme qui choisissait lui-même ses collaborateurs directs. Il s'agit là, d'une décision issue de la volonté commune de plusieurs familles étendues ou de clans de constituer une force militaire importante de conquête ou d'expansion ; de la nécessité pour les membres de plusieurs tribus de se réunir autour d'un seul individu dans le but d'opposer l'ennemi à une force plus considérable, rendue plus efficace par l'autorité unique.

Dans cette société, l'Etat devenait une organisation où le pouvoir central prenait le pas sur les groupements ethniques et tribaux. Ces derniers perdaient tout droit à l'initiative au profit de l'autorité centrale qui monopolisait effectivement tous les pouvoirs. Tout l'entourage du Chef devenait un ensemble de hauts fonctionnaires auquel il confiait certaines responsabilités. L'étendue de la région gouvernée, était en général plus vaste que celle occupée par une société non étatique. Elle doit être le résultat de conquête et d'annexions successives⁽¹⁴⁸⁾.

L'adhésion à cette société unique avait engendré un nouveau type d'homme, véritable entité concrète, caractérisée par une mentalité spécifique. Alors que les sciences sociales, particulièrement, ont pour fonction d'isoler certains groupes de phénomènes et de les étudier

¹⁴⁵ BOSENGE M., *la sorcellerie chez les Ngombe Bonzale*, TFC, HSS, ISP/Mbk, 1983, p.7.

¹⁴⁶ MUMBAZA, *Les peuples riverains de l'entre Zaïre-Ubangi, mise en place de la population actuelle*, T.I., p.43.

¹⁴⁷ MWAKOBILA N., *Histoire Politique des Ngombe Bonzale*, Mémoire de Licence en Histoire, Campus de Lubumbashi, 1980, p.140.

¹⁴⁸ BOLS A., *Initiation à la sociologie africaine*, BEC, Kinshasa, 1970, p.54.

dans leur spécifié, la sociologie tâche de rétablir le contact permettant des vues d'ensemble en remédiant à la subdivision inévitable de la réalité par une synthèse. La mauvaise information est à l'origine des angoisses, de grandes peurs et des impulsions collectives dont nous sommes trop souvent victime (149).

1.3.2. Organisation sociale

1.3.2.1. Le Système de parenté

La parenté est l'ensemble de relations de consanguinité ou d'alliance qui unit des personnes et qui sont socialement reconnues. Ces relations ont pour point de départ la famille qui est considérée comme le noyau de base. Il existe différents types de famille et qui peuvent être la famille restreinte ou nucléaire et la famille étendue ou élargie. Mais l'importance accordée à la famille dépend d'une société à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une civilisation à une autre. Ainsi, en Europe occidentale, par exemple, la famille élargie s'est atomisée au point de devenir un amalgame de familles restreintes relativement indépendantes l'une de l'autre.

En Afrique, spécialement en Afrique noire, en dépit du phénomène d'urbanisation ou d'industrialisation, la famille étendue garde encore sa civilisation tout en demeurant réellement agissante même en milieu urbain. En Afrique bien que la famille restreinte soit une communauté du père, de la mère et éventuellement des enfants, ce n'est pas vraiment indépendance pour autant qu'elle trouve encore son essence au sein d'une communauté parentale plus vaste qu'un lignage ou un clan qui est composé des descendants d'un même ancêtre et habitant un ou des endroits déterminés. Dans ce type de relation, la propriété individuelle existe mais elle est fonction de la propriété collective. En Afrique Noire, la famille étendue est plus importante que la famille restreinte et elle constitue la véritable unité sociale de base (150).

Pour les Ngombe, la famille comprend la *famille restreinte ou nucléaire* qui est constituée de Sangwa'su (père), le responsable de la famille, les frères et sœurs de Sangwa'su, ses femmes et les femmes de ses frères. En cas d'une querelle au sein de la famille, c'est Sangwa'su qui se décide d'établir la paix, en tant que Chef. Ainsi doit-il être une personne respectueuse par son âge, par sa sagesse ou encore par son comportement. La Famille restreinte s'appelle « Iboti ou Ibota ». Ensuite, on a la *famille étendue ou élargie* que les Ngombe appellent « mosa ». Ce dernier réunit les affinités consanguines dont les membres résident en commun et constituent l'unité de consommation. Cette famille a pour Chef, « le mosuku ». Celui-ci doit se distinguer de ses agissements pour qu'il soit doté de ce pouvoir. La famille étendue est donc le groupe nettement localisé des descendants d'un ancêtre commun et localisé en un endroit déterminé (village, ville ou même plusieurs villages rapprochés). D'une famille étendue suppose des relations fréquentes entre chacun des membres par rapport à tous les autres. Les ancêtres vivants représentent aussi les ancêtres défunts, ils sont les guides incontestés de tous les descendants dans tous les domaines touchant à la parenté, notamment, le travail, le mariage, le déplacement, l'éducation des enfants etc.

Les descendants directs, leurs enfants, leurs petits-enfants doivent du respect et de l'obéissance à l'ancêtre, ils travaillent la terre familiale sous ses directives et doivent lui soumettre leurs projets de mariage. Les ancêtres donnant leurs avis en matière d'éducation des enfants, de changement de résidences des enfants et les petits enfants admettent un certain contrôle de leurs activités professionnelles, commerciales et même religieuses.

1.3.2.2. Le clan

En Ngombe, le clan est ce qu'appelle « Itungu ». Il est constitué de plusieurs lignages dont le chef est « moswa Ngando », que l'on considère comme l'intermédiaire, car il est le relai entre les ancêtres défunts au lignage vivant. Il est le protecteur du clan, car la vie du clan ne se renferme pas sur elle-même. Ce groupe entretiendra des relations avec d'autres clans, avec le monde extérieur. Les Ngombe sont une société patriarcale. C'est ainsi que le père a tout à dire surtout pour ses enfants qui lui sont propres. Le comportement éducatif est édicté par lui, s'il s'agit des garçons et par la mère pour les jeunes filles. Les jeunes garçons seront initiés à tous les travaux des hommes, notamment, la pêche, la chasse, les travaux champêtres, ... alors que pour les filles, c'est leur mère qui donne des orientations sur tel ou tel autre domaine : entretien de la maison, la cuisine, semence, écopage, etc. C'est tout simplement pour dire que chaque enfant qui se différencie de l'autre par son sexe a sa fonction spécifique au sein de la famille.

Chez les Ngombe, le mariage est une responsabilité qui ne peut être laissée à l'enfant tout seul. Aussi, le choix de la fille ou du jeune garçon se faisait par leurs parents. La famille du jeune époux étudie d'abord le comportement de la jeune fille pour déterminer si elle est laborieuse, accueillante, en un mot, si l'on trouve en elle les qualités requises d'une bonne épouse, alors les parents du jeune garçon vont se présenter chez la famille de la proposée pour poser de problème de leur mariage. Ce processus peut s'étaler dans la durée. Il en est ainsi du cas de la jeune fille, ces mécanismes demeurent identiques (151).

Après l'approbation des parents, la famille du jeune garçon va verser le pré dot, ceci pour renforcer leurs fiançailles. Si les parents de l'époux confirment leur mariage, on passe enfin à des valeurs dotales. Celles-ci sont souvent en rapport direct avec les qualités morales, intellectuelles, sociales, physiques de la fiancée. Dans toutes circonstances, la dot est à la charge du futur époux qui s'acquitte entièrement par des propres moyens, soit par le paiement en nature, soit par des prestations des services envers la famille de la jeune fille.

Suivant les nouvelles coutumes, on ne considère pas la dot comme un « achat » mais, bien comme une preuve ainsi qu'une garantie de l'alliance entre les deux familles. Le mariage alors n'est donc pas et ne peut être une affaire simplement de l'homme et de la femme, mais il est une véritable alliance entre deux familles et même plusieurs groupes de parenté, en créant de nouveaux liens par alliance¹⁵². Il est d'abord pour la grande majorité de nos

¹⁴⁹ Gaston B., *L'art de la politique*, Marabout, sl, sd, p.34.

¹⁵⁰ MOLA M. *Cours d'Etude des Sociétés Africaines*, G2, HSS, ISP/Mbk, 1984, p.40

¹⁵¹ SANGANGA, *Evolution du mariage dans la société traditionnelle Ngombe Bonzale*, TFE, ISP MbK, 1984, p.27.

¹⁵² BOLLS A., *Initiation à la sociologie africaine*, Bec, Kinshasa, 1970, p.29.

sociétés congolaises un contrat social entre plusieurs familles et ensuite seulement un consentement mutuel des conjoints.

1.4. Des croyances

L'homme qui construit sa maison ou qui fabrique un outil, pose une série de gestes qui sont tous parfaitement adaptés à la réalisation de son destin et de son dessein. Il effectue des réalisations qui sont techniques et dont le contenu matériel est évident. Mais, celui qui répand le sang d'un poulet selon un rite sacrificiel entouré d'un certain mystère, entend par ce geste matériel, influencer les forces surnaturelles en vue, par exemple, d'obtenir une chasse fructueuse. C'est ainsi que nous découvrons que la culture matérielle ne suffit pas pour nous faire comprendre une société ainsi que le comportement de ses membres¹⁵³.

Chez les Ngombe, les croyances traditionnelles s'expriment à travers certaines attitudes religieuses. C'est ainsi que divers rites et cérémonies précèdent ou suivent les étapes importantes de la vie : naissance, initiation, mort, etc.

Cela pour dire que dans la vie quotidienne des Ngombe, sans qu'ils ne fassent appel à un effort particulier, il est fait état des pratiques culturelles dans le langage comme à l'occasion de la plupart des activités sociales et économiques, dans les manifestations collectives... Le contenu des croyances traditionnelles chez ce peuple ainsi que leurs rapports avec la conception que les individus se font du monde se classent selon l'ordre suivant : c'est d'abord l'être Suprême, le créateur de l'univers visible et invisible. En tant que force suprême et donc l'unique. Il échappe à toute description humaine. C'est lui qui détient les attributs d'omnipotence et d'omniscience. C'est qui confère l'existence, la substance et l'accroissement des autres forces. Il est donc essentiellement celui qui accroît la force. Il est appelé par les Ngombe «Nzakomba ou Akongo». Comme tel, il est honoré par des prières qui sont déterminées selon les circonstances.

Dans toutes circonstances de la vie, bonnes ou mauvaises, le peuple Ngombe cherche l'appui sur son Dieu. Même dans le voyage, l'homme Ngombe s'adonne à son Dieu pour implorer sa bénédiction. A titre d'exemple, les Ngombe de Bolomba, pour voyager, chantaient « Motondo motondo uuu, ye uuu !... » et à la fin, ils disaient « Akongo pa mbi njea... (Dieu donne-moi la route...) ». Les Ngombe prient, en principe, n'importe où : dans la maison au levé du jour, au début de chaque repas, dans les champs, la nuit, etc. Ils ont un milieu pour adorer Nzakomba en commun : le Ndak'e Nzakomba ce qui signifie l'Eglise ou la chapelle, la maison de Dieu.

Après vient les forces surhumaines ou Esprits que les Ngombe appellent Mikali ou Mikadji. Les Mikali sont considérés et vénérés en raison de leur action plus ou moins directe sur le comportement des membres. A ce propos, un notable nous a affirmé que les esprits, Mikali sont plus actifs et influencent plus directement, plus encore volontairement

la vie des hommes ici-bas, car ils sont considérés comme les esprits des morts-revenants¹⁵⁴.

Au troisième échelon viennent les ancêtres ou bakoko. Ceux-ci sont, selon la conception Ngombe, dans le monde de l'au-delà. Ils s'intéressent et agissent directement sur la vie de leurs descendances. Ce sont des intermédiaires entre Dieu qui est la source de toute vie, la providence et les vivants. C'est ainsi qu'un culte particulier leur est rendu.

Quant aux humains, ils sont hiérarchisés suivant leur puissance vitale. Le Kumu (le Chef) occupe une place privilégiée. Il est à la fois le Père, le Maître et le Roi, car il est la source de la vie intense et en tant que médiateur entre les vivants et les mânes des ancêtres, il véhicule à travers les ordres qu'il donne, la sève vitale qui va vivifier la communauté. A la survenue d'un imprévu, par exemple, en cas d'une épidémie qui surpasse la sagesse des guérisseurs, c'est le Kumu qui va implorer maintenant les ancêtres et ceci pour une bonne survie pour la masse communautaire. Puis, viennent en dernière position les forces naturelles. Celles-ci peuvent provenir aussi bien des animaux ; des végétaux que des minéraux. Toutes ces forces sont elles-mêmes soumises à l'homme et se trouvent à son service à travers des actions thérapeutiques grâce à certains breuvages, des applications cataplasmatiques, des messages que connaissent et pratiquent les « nganga ». Ces derniers connaissent le secret des plantes curatives et le dosage nécessaire pour guérir certaines maladies. Bien que cette action curative et indiscutable des plantes soit accompagnée d'un rituel particulier, ces pratiques ne sont nullement magiques (¹⁵⁵).

On pourrait dès lors se poser la question de savoir comment ces nganga ont pris connaissance de toutes ces plantes curatives et leur dosage. C'est tout simplement que ces féticheurs ont eu des contacts permanents avec les sorciers. Ces derniers qui leur dictent ces savoirs que les nganga ne font qu'appliquer les directives telles que communiquées par les sorciers.

II. MOSINGO : SIGNIFICATIONS ET CONTOURS

2.1. Définition de *mosingo* et de la sorcellerie

En Lingombe, le terme « *mosingo* » dérive du verbe « Bosingâ » qui signifie : prophétiser. Mais le vrai sens utilisé dans ce contexte signifie « alerte ». Ainsi donc, le mariage est une institution politique à caractère magico-religieux servant à protéger les peuples Ngombe contre les calamités.

C'est dans la Confédération des Likungu à Bango que cette institution socio-politique à caractère magico-religieux a vu le jour grâce à un homme qu'on a appelé « Nganga o Mosingo ». On pouvait l'enterrer vivant à l'insu de la communauté soit que le cadavre soit déposé au pied d'un grand arbre. Le Nganga o Mosingo avait un pouvoir magico-religieux s'étendant sur toute la confédération et non sur un seul village (¹⁵⁶).

Quant à la sorcellerie, il faudra entendre l'acte par lequel un homme ou une femme nuit à la vie du prochain en mettant en œuvre des moyens autres que ceux ayant une

¹⁵³ BOLS A., *op.cit.*, p.72.

¹⁵⁴ Propos recueillis auprès du Pasteur Samuel DASANGWAO, Kinshasa, 18 août 2020.

¹⁵⁵ Propos recueillis auprès du Docteur DENGBA Michel, Mbandaka, le 11 janvier 2020.

¹⁵⁶ HEIJBOER, *Esquisse sur la population Ngbandi, Ngbaka, Ngombe, in Aequatoria*, p.15.

vertu physique ou chimique. Le terme sorcellerie ou « kindoki », « demba en lingombe », est un terme courant utilisé pour désigner tout acte nuisible posé par une personne à l'endroit de son semblable. Toute volonté de nuire ou la nuisance elle-même est qualifiée de « kindoki ». Toute personne, jeune ou vieux, homme ou femme qui pose délibérément un acte délictueux est facilement traité de sorcier. De même, toute personne qui par ses attitudes, ses faits et gestes, ses dires, serait encline à la malversation est donc traité de sorcier. Le sorcier, c'est donc le maléfaisant, le mauvais, le nuisible (157). La sorcellerie ou le kindoki, c'est quelque chose de beaucoup plus sérieux qu'il ne faut pas réduire à cette conception simpliste populaire. C'est quelque chose qui est du domaine mystique ; c'est même pour ainsi dire, une nébuleuse occulte, c'est-à-dire qui est réservée aux seuls initiés.

Il y a donc trois dimensions qu'il importe de relever et qui n'est pas à confondre avec l'usage et la conception du terme sorcellerie. Ainsi :

- la sorcellerie en tant que *croyance* fortement répandue dans le mental de l'homme et dans la conscience collective est généralement soutenue et entretenue par l'ignorance et la peur. Elle fragilise totalement l'individu ;
- la sorcellerie en tant que *somme de connaissances qui s'acquièrent exclusivement par initiation* n'est détenue que par une poignée d'individus regroupés en confrérie aussi secrète que fermée ;
- la sorcellerie est une *pratique par laquelle quelques initiés* accomplissent leur dessein dans des conditions aussi précises que rigoureuses.

L'homme peut tuer son semblable par pensée ou par simple parole. Selon les ancêtres, une blessure causée par la parole est plus redoutable que celle causée par une machette : c'est celle de kindoki (158).

Il existe chez les Ngombe une association secrète appelée « demba » (sorcellerie) dont les adeptes sont des sorciers (bemba). La sorcellerie est ainsi une partie de l'organisme que Dieu a donné à certains hommes qu'à certains animaux. Ce don de Dieu, n'a pas été accordé à toutes les personnes et à toutes les bêtes mais à quelques-unes seulement. Voilà pourquoi, les ngombe disent souvent : « Mwemba adi na likundu ta sɔpɔ », ce qui revient à dire que le sorcier contient l'estomac dans son ventre. Ceci pour conclure que la sorcellerie est un organe humain qui est doté d'un pouvoir exceptionnel agissant sur les êtres. Ils ont la facilité, selon leur volonté, de faire du bien à quelqu'un ou bien de lui causer du tort. La sorcellerie chez les Ngombe est ainsi une institution qui est secrètement organisée et dans laquelle les partisans sont très nombreux. En détenant ainsi cette force de la vie et de la mort, les sorciers se croient comme possédant la source de la vie. Quant à la mort, elle peut être causée par un accident de chasse, par la foudre ou la chute d'un palmier, par une morsure de serpent, un crocodile ou l'attaque d'un animal féroce et même la cause immédiate de cette mort soit évidente, la culpabilité de « demba » reste toujours avérée.

Par sa nature, le demba, on note une sorcellerie héréditaire. Celle-ci est innée. On est conscient d'elle sans aucun procès de jugement. Il y a ensuite la sorcellerie acquise, celle qui se donne.

Les sorciers tiennent des réunions nocturnes au cours desquelles ils traitent des problèmes qui concernent un clan ou bien une famille. Dans un clan ou dans une famille, s'ils trouvent qu'il n'y a personne qui pouvait défendre l'intérêt de ladite famille, ils choisissent quelqu'un de la famille dépourvue de sorcier, selon ses qualités et son comportement, pour l'initier afin de devenir un sorcier comme eux. Et lorsque ce nouvel initié le devient, il se mettra à protéger les intérêts de sa famille. Pour les autres de mauvaise foi, une fois qu'ils sont devenus sorciers, l'intérêt qu'ils ont à protéger sera cramponné seulement pour leur propre famille et parfois pour leurs enfants et non pour toute la famille élargie ou pour tout le clan. Dans leur champ de bataille, on les classe en deux catégories. Il existe d'un côté, des *sorciers ordinaires* et qui ensorcellent par instinct et non par la tendance. Ils jouent souvent le rôle de protecteur au moment des assemblées. De l'autre côté, il y a des *sorciers sadiques*. Ceux-ci sont appelés des *Bemba diaboliques* parce qu'ils ont comme base la haine, l'aversion. Ils sont fiers d'être sorciers. Chez eux, l'exception est exclue. Ils haïssent tout le monde : beau ou laid, noir ou blanc, riche ou pauvre, orgueilleux ou modeste, rien ne les intéresse. La tuerie reste pour eux leur principale action, car la chair humaine qui est comparable à la chair d'une poule est comestible à tout moment.

Lorsqu'intervient en principe la mort, en pratique, ce sont les sorciers qui en sont à la base, le troisième jour après les funérailles, ils se dirigent la nuit toujours, vers le cimetière. A quelques mètres de là, ils vont émettre des insectes de différentes natures pour craindre les gens qui pouvaient se porter sentinelles. Après la fuite de ceux-ci parce qu'ils étaient insupportables aux attaques des insectes, les sorciers arrivent à la tombe et l'un deux frappe avec un rejet de banane sur la tombe et le mort sort du tombeau. Après un certain moment de jugement, on le rosse par un coup de gourdin et le défunt meurt défensivement. Alors le cadavre sera transporté jusqu'au lieu de dépeçage où chacun des sorciers aura une part de la chair humaine¹⁵⁹. Parmi ces insectes, il sied de citer les fourmis.

C'est ainsi que les Bemba émettaient leur sagesse pour le bonheur des Ngombe en organisant une institution appelée *mosingo*, qui avait combattu l'utilisation de tout fétiche nocif.

2.2. De l'origine du terme Mosingo

C'est Heijboer qui nous renseigne à propos de l'origine de Mosingo. D'après ce chercheur, c'est à partir de Bango, une confédération de Likungu que lors de sa migration, un fétiche a voyagé à travers la fille dénommée Bango en tant que détentrice du tabou (160).

Selon Mohusa Funga, le *mosingo* tire son origine de la population Mongo. Il y avait une fille Bango qui a été prise en mariage par un homme Mongo de Baloi. Après la mort de celle-ci, ses parents Ngombe sont allés réclamer les valeurs

¹⁵⁷ Isaac MATA BAFWIDI NSONI, « Les enfants dits sorciers, quel travail social ? La sorcellerie en tant que croyance », *Revue Africaine de Recherche sur l'Enfance (R.A.R.E. 005)*, Kinshasa, Mars, 2004, p.64.

¹⁵⁸ ZAMENGA B., *Bandoki*, Ed. St Paul Afrique, Kinshasa, 1976, p.3.

¹⁵⁹ BOSENGE M. *op.cit.*, p.30.

¹⁶⁰ HEIJBOER, *op.cit.* p.43.

de leur fille. C'est ainsi qu'ils leur ont remis un fétiche appelé par le peuple Ngombe le « mosingo »⁽¹⁶¹⁾.

Mosingo est donc un fétiche et les partisans sont appelés Nganga ba Mosingo. Nganga bosingaka, ce qui signifie que *les féticheurs alertent ou doivent alerter*. Ces nganga avaient donc pour rôle en tant que voyants de prémunir la population contre toute calamité. Etant considérés par la population Ngombe de Bolomba comme des savants, des sages, ils devaient faire tout ce qui leur était possible pour immuniser toute la population chaque fois qu'ils avaient un pressentiment qu'un désastre allait s'abattre sur la population (disette, épidémie). Aussi devaient-ils passer de village en village pour alerter la population.

2.3. But et sortes de Mosingo

Mosingo s'était fixé, dans son domaine magico-religieux, un objectif purement humanitaire, celui d'alerter, comme souligné un peu plus haut : *Nganga bosingaka* ce qui veut dire les féticheurs alertent. D'une façon générale, les sorciers sont des savants pour certains africains en général et pour certaines personnes habitant le territoire de Bolomba en particulier.

S'il est vrai, que les sorciers seraient des savants, quelle sera alors la préoccupation des savants pour le devenir de leur pays dans un autre continent différent de l'Afrique ? La réponse à cette question serait la liberté de l'homme. Dans la pure réalité des choses en Afrique et spécialement chez les Ngombe de Bolomba, il se dégage un constat malheureux : les sorciers ne font que tuer leurs prochains, jalouser en actionnant certains genres d'activités, tel est le cas de petits commerçants. Pour enfin s'en passer d'eux, autant être soi-même un malfaiteur comme eux. Les sorciers diaboliques secrètent la crise, ils bloquent tous les animaux, tous les poissons. On peut tant bien faire la chasse sans rien capturer ; voire même pendant l'étiage, on peut pratiquer la pêche sans rien attraper quelque chose. Mais quand ces mauvais sorciers profèrent pendant une certaine période, la capture des gibiers et des poissons, c'est donc de la nourriture ; c'est pour dire que toute la vie, le bonheur et le malheur ne dépendaient que de la sorcellerie. Raison pour laquelle plusieurs personnes préfèrent sécher les villages dès le bas âge pour s'installer dans d'autres milieux dans le seul but d'être oubliées par ces nocifs afin de vivre aisément. Et quand on a de bons défenseurs, soit on est aimé d'eux, les difficultés connues par les autres lui sont épargnées.

C'est ainsi que compte tenu des inégalités sociales dues par des sorciers, constatées au sein de la communauté Ngombe de Bolomba, certains bons sorciers autrement appelés « **bons samaritains** » feront recours au fétiche appelé « mosingo ». En effet, le *mosingo* prône à ne jamais avoir la haine contre son prochain, à ne jamais souhaiter injustement du mal à quelqu'un, à ne jamais commettre une injustice ou un vol ni calomnier son prochain, à ne pas se méconduire et par-dessus tout, à ne jamais ensorceler pour la privation de la naissance, à ne pas faire recours aux plantes qui sont nuisibles ou qui favorisent

l'ensorcellement. Bref, il ne doit pas y avoir restriction ou privation de toute vie à la communauté. C'est ainsi que le *Nganga o Mosingo* est là pour choisir ceux qui, comme les sorciers, sont sensés dotés d'une puissance paranormale mais qui, à l'encontre des autres, utilisent leur puissance, pour faire du bien aux autres, en les soustrayant à la malfaisance des sorciers.

Quant aux *sortes de mosingo*, il faudra noter que dans l'ancienne structure, il y en eu plusieurs, notamment :

- le mosingo mo Likila ;
- le mosingo mo Bāna (bɛngɛ);
- le mosingo mo Leka, etc.

Tandis que dans la nouvelle configuration, avec les Nganga, Henri Limbele et Marc Isongu Boteke, il y a eu ce métissage qu'on appelle Mosingo mo Bāna (Mosingo des jeunes) et Mosingo mo leka (Mosingo pour les avoirs). C'est ainsi qu'il était entendu pendant les invocations, les Nganga dire : « *Amilika wuuuuu ! Bāna wuuuuuuuu ! Leka wuuuuuuuu ! Bibɛɛ wuuuuuu !* », *Bonjenje wuuuuuuu !*

En d'autres termes :

« *Que les américains viennent en masse !
Que les enfants viennent (naissent) nombreux !
Que la nourriture (poissons, gibiers...) arrive en abondance !* »
Que les richesses abondent !...

Il sied de noter, d'ores et déjà, que par rapport à l'ancienne initiation, la nouvelle configuration, celle de Limbele et autres était plus efficace parce que le sorcier était considéré et donnait au départ de vraies informations ; il donnait aussi des fétiches qui pouvaient aider les nganga à bien soigner sans que ce dernier soit dénoncé.

2.4. Organisation de Mosingo

Dans toutes les structures sociales, la notion d'organisation reste prépondérante. Les attributions sont réparties par quelques membres du groupe, capables d'exercer leurs fonctions avec dynamisme et équité. C'est dans cette optique que les Ngombe de Bolomba (Les Bonjale, Muwea, Kombo et Bodjenga) étant regroupés dans mosingo, connaissaient bien la notion de la hiérarchie qui se caractérisait de cette manière : dans chaque lignage, il est important de disposer d'une main droite et c'est cette main qui garantirait la sécurité du lignage. A la portée du clan, le nombre des nganga est si élevé, car il est relatif au nombre des lignages constitués par ce clan. Compte tenu de la pluralité des nganga, ces derniers sont tous soumis aux exigences de leur patriarche qu'ils appellent « Presida o Ngando », en d'autres termes « Chef du clan ». On rencontre encore dans tous les clans, un interprète qui est un « bon parleur » qu'on appelait « Mbaeli ou Tepedji ». Il avait la qualité de Juge-interprète. Si les sorciers et les nganga pressentaient déjà un danger ou un désastre, c'est donc à lui qu'incombait la charge de parcourir tout le village

¹⁶¹ Interview der APAMBAY BWELA auprès de Monsieur Mohusa Funga+, Responsable du mosingo résidant à Boso-Isongo (Bolomba), 18/11/84.

afin de prévenir la communauté ou la masse en annonçant le danger à venir.

Bien plus, au niveau de chaque groupement, on avait aussi des leaders appelés « Bakumu ba mosingo » qui étaient des représentants et conseillers des jeunes nganga. A travers ces attributions, on pouvait les considérer comme des Présidents au regard des fonctions qu'ils exerçaient. Le Chef Suprême demeurait alors le premier personnage en matière de Mosingo, c'est lui le Grand Maître et les autres ne faisaient qu'exécuter ses ordres au sein de cette corporation, la discrétion était l'attitude la plus authentique et la connaissance des exécutants des fonctions était tout à fait difficile. Ils étaient tous confondus au rang le plus général de Nganga o Mosingo où les réunions se tenaient à l'insu de la masse communautaire. C'est ainsi que dans une interview⁽¹⁶²⁾, le Chef Suprême Mohusa Funga Ebeleme avait affirmé qu'en tant que responsable de mosingo, il passait de village en village, de groupement en groupement de toute la confédération pour ainsi assister soit à l'intronisation des Nganga, soit à la prospection des tabous. Il était tous les temps secondé par ses subordonnés, effectuant de très longs voyages pour le même but.

2.5. Du déroulement du mosingo

Mosingo, pratique d'initiation, devait respecter les normes établies par cette institution. Celui qui voulait devenir membre de mosingo, le candidat Nganga était astreint aux règles qui en résultent. Au cas contraire, il s'exposait aux strictes sanctions préétablies.

2.6. De l'ancienne pratique du mosingo

L'homme en tant qu'être raisonnable, doit évoluer dans le temps et dans l'espace. La conception séculaire sur la pratique de Mosingo était tout autre. Ici c'est l'inégalité sociale lors de l'intronisation qui était de stricte application. Dans les temps reculés, on intronisait seulement quelques personnes qui étaient plus avancées en âge et qui mettent beaucoup d'expériences de la vie. On ne les apercevait pas dans tous les villages, mais dans quelques-uns seulement, et pour tout un groupement on en trouvait qu'un nombre restreint. Raison pour laquelle il y avait rareté des nganga. Dans le temps, on procédait à l'intronisation d'un nouveau membre par le système d'enterrement. Les anciens Nganga creusaient des tombes dans lesquelles chacun des candidats nganga allaient être enterrés. Quelques heures après la cérémonie, on devait donc asperger des fétiches sur chacune des tombes, les anciens nganga passeront à l'opération de déterrement de ces prétendus nganga selon les normes coutumières de mosingo. Lors de cette opération de déterrement, si parmi eux on trouve aussi des sorciers, ceux-ci vont tous mourir et ne resteront vivants que des personnes pures que l'on couronnait. Ce système s'appelait « *Bonganga bo likila* » (Likila=Tombe), ce qui signifie le « *mode d'enterrement* »⁽¹⁶³⁾.

2.7. De la nouvelle pratique du mosingo

Compte tenu de la déperdition causée par les sorciers qui avaient accepté de devenir nganga, les Kumu ba

Mosingo ont pu juger bon d'abandonner l'ancien système en optant pour le système d'« *ensoileillement* ». Ce genre de bonganga se fait par l'exposition des futurs Nganga au soleil. En se référant aussi au principe d'inégalité sur les Nganga, l'ensoileillement est laissé à la portée de tout le monde, sans distinction des villages, d'âges ou des clans. Mais la priorité sinon l'exclusivité n'est réservée qu'au sexe masculin et non féminin, car les femmes ne sont pas admises, elles constituent un tabou en ces genres d'activités.

Il est à noter que toutes les deux conceptions visaient les mêmes objectifs et connaissent les mêmes fétiches.

Dans ce nouveau système d'intronisation qui était l'ensoileillement, l'initiation se faisait de cette manière : deux ou trois jours avant l'intronisation, les nouveaux initiés devaient déjà se priver de tout contact avec les femmes et étaient internés dans une maison qu'on appelait « *ekuku e mosingo* ». Au jour de l'exposition au soleil, chacun d'eux devait rentrer chez lui pour chercher à manger au grand matin, pendant que les anciens Nganga se retiraient dans la forêt pour chercher des fétiches. Et, sous la guidance des anciens, les recrues s'affalaient sur les nattes qui étaient exposées en pleine cour en regardant le soleil, rangés par colonnes où à la tête de chacun gisait un bourgeon de bananier doux et on commençait à jouer le tam-tam. Il faudra ici ouvrir une parenthèse pour préciser que tout commençait par une chanson introductive considérée comme étant l'hymne des Nganga qui contenait les paroles de bénédiction :

« *Na lijongolojongolo eeee ngbundu eee, na lijongolojongolo eeee
Iso lojongoaka ngando eeee ngbundu eee, na lijongolojongolo eeee
Koko momi lomoyake eeee ngbundu eee, na lijongolojongolo eeee
Iso lobeaka bayana eeee ngbundu eee, na lijongolojongolo eeee
Iso losingaka bopele eeee ngbundu eee, na lijongolojongolo eeee... »*

Ce qui veut dire :

« *La bénédiction, la bénédiction !
Nous bénissons le village, la bénédiction !
Nous voulons manger un coq, la bénédiction !
Nous invoquons ceux qui sont partis avant nous, la bénédiction !
Nous prédisons (appelons) le bonheur, la bénédiction !... »*

Les anciens Nganga dansaient autour des recrues et l'un d'eux prenait un fétiche appelé « **mobongo** », le mettant à tour de rôle dans les yeux de chacune des recrues. A la toute première mise de mobongo dans les yeux, il y surgissait immédiatement des premières réactions de la part des recrues.

Pour le premier mobongo, quelqu'un disait ceci : « Après la mise du premier mobongo, le chargé en ajouta un deuxième et les réactions se diversifiaient. Je voyais plusieurs couleurs : rouge, jaune, bleu et simultanément il en rajoutait un troisième. A ce moment-là,

¹⁶² Propos recueillis auprès du Notable Bosingo Mwakigbeku Jean, Kinshasa, 12/06/2018.

¹⁶³ Propos recueillis auprès du Patriarche Dengba Tangosia Antoine, Kinshasa, 20/08/2003.

le soleil cherchait à me quitter. Il passait de gauche à droite, de devant en arrière. Je ne faisais que suivre les différents mouvements du soleil, le fixant et ce dernier tremblait terriblement. Les choses s'accéléraient au quatrième mobongo, car le soleil devient luisant, il brûle et ne bouge plus ; il se divise en deux parties et moi je suis entré entre les deux parties... C'était pour moi comme une maison pour m'abriter. Le milieu était infesté des gens, le contact avec une personne située à trois mètres devenait très difficile. Les chants et les rythmes de tam-tams accentuaient la cadence. C'est alors que survient le cinquième mobongo qui sera secrété, non pas dans les yeux mais dans les ongles. Le sixième entre dans les yeux et les premières réactions reviennent (couleurs rouge, bleue, jaune...) et le soleil se coupe en deux et moi je pénètre encore une fois au milieu. Sur le champ d'action, chacun de nous est indépendant des autres en réactions. On ne pouvait pas demander à l'autre ce que l'on ressentait. Nous étions tous devenus attentifs aux réactions qui se succédaient comme des images dans une salle de cinéma. La pluie tombe et le septième fétiche prend la relève et je vois le lion et le léopard tomber sous mes yeux. Quant au huitième mobongo, j'avais vu un cimetière grandement ouvert sur la grande route et les gens se bousculaient avec véhémence. J'étais jusque-là conscient de tout ce que je voyais quand bien même que je n'avais pas de force et la vision s'élargissait de plus en plus. C'est en ce moment qu'interviendra le neuvième mobongo. Enfin, les dernières gouttes seront versées dans les yeux, je ne sentais que la fraîcheur sur la figure et de la chaleur au ventre. Et là, on dit ou chante que « Nganga alusi busa » ce qui veut dire « le Nganga a percé le ciel ». C'est ainsi que le chargé de « mibongo » (Mibongo c'est le pluriel de mobongo) commence à lever les nouveaux initiés l'un après l'autre »¹⁶⁴. Précisons qu'on ne peut introniser les Nganga le jour où on apprend la mort d'une personne où pendant la période de « pleine lune ».

Tout ceci était agrémenté au rythme des tams-tams qui produisait une mélodie sans pareille. Simultanément, le chargé de mibongo lève les recrues l'une après l'autre et qui détenaient déjà chacun entre les mains, un œuf en les frottant sur la figure, sur la poitrine. Il brise enfin l'œuf et le fait avaler à l'initié. Pendant ce temps, un autre ancien Nganga apporte immédiatement un anti vomissement appelé « mukwa mo Ngombe » (*munywa ya basenzi ou sel indigène*) et fait sucer à chaque nouvel initié. On présente ensuite un coq déjà déplumé au niveau du cou qu'on fait successivement mordre à chaque nouveau nganga en fracassant seulement les os du cou tout en laissant soin au dernier initié de couper le cou en deux. Le sang qui sort de ce coq est aspergé sur les corps de tous les jeunes nganga et ce coq deviendra finalement la cuisson pour les nouveaux adhérents au mosingo.

Après cette étape, un des anciens nganga (Doyen) se porte comme interlocuteur et tient cette parole de malédiction à l'intention des nouveaux venus dont la teneur que suit :

« *We Nganga, okatanea mwâli o minawe Nganga na moomi, pε bobomba, botōndea. Omiti kɔ, wε te bogwâ ta kɔkɔ o bōsô ; wε bogwâ.*

We Nganga, okei ta ekomi ekina, otanei bâkângédjâ ngândō to minawe to ekā ekina e biso, omiti tōndɔ, wε te bogwâ ta kɔkɔ o boso ; wε bogwâ.

We Nganga, okatanea bâgbangea mokbɔtɔ mo biiso, botōndɔ.

We Nganga, okadjeba boo bahombaka baowoe moto pε sɔngi, too bagbângei swi, tito too libota, bopele bo moto ; wε botōndɔ. Omiti tōndɔ, wε te bogwâ, wε bogwâ ».

Ce qui revient à dire :

« *Toi en tant que Nganga, si tu surprends la femme de ton confrère avec un autre homme, il faut le dénoncer. Dans le cas contraire, tu mourras au premier chant du coq.*

Toi Nganga, tu te trouves en déplacement et que tu es convaincu de la privation sorcière de quelqu'un d'autre pour le progrès de ta contrée ou de quelque chose appartenant à ta communauté, ne te tais pas, tu dois le dénoncer. Dans le cas contraire, tu mourras au premier chant du coq.

Toi Nganga, tu trouves qu'on est en train de bloquer nos terres, tu dois dénoncer.

Toi Nganga, tu te retrouves dans un endroit où l'on complotte pour la mort d'un innocent, l'on souhaite causer la rareté des poissons pendant les belles périodes poissonneuses ; l'on souhaite bloquer la capture des gibiers pendant la période favorable de la chasse, bref voulant limiter les activités et le bonheur de l'être humain. Si toi Nganga tu ne dénonces pas toutes ces choses, tu mourras ».

Tout compte fait, les nouveaux Nganga se retirent à ekuku, une maison construite à cet effet où l'initiation va se poursuivre pendant plusieurs mois sous l'encadrement des anciens. Ils appliquaient les « Maboï ou Ngola en lingala » (produit du bois rouge de l'Équateur) dans leurs corps.

Le troisième jour, les recrues sont obligées de prendre successivement sept fruits d'un arbre dénommé AKBE. (C'est un arbre contenant de petites feuilles dont, quand on érafle l'écorce, la tige se noircit). Elles vont ensuite manger des légumes qu'on appelle Ebole.

Pour ce genre de légumes, la préparation reste toute autre. On creuse un petit trou et après les avoir bien couvertes d'une grande feuille se servant de l'emballage, on les y introduit. Et enfin, on met un peu de la terre. Une fois démolie par l'effet de la forte chaleur, on les déterre pour la consommation. Celle-ci se fait par l'utilisation de ngelu e kata (anneau) car il ne peut en aucun cas tenir ces comestibles à la main. L'objectif assigné pour l'utilisation de ces male (pluriel de bolé : qui signifie fétiches) est double. Non seulement pour se prémunir contre toute agression extérieure, mais aussi pour susciter la gourmandise aux jeunes recrues. L'appétit est stimulé par l'utilisation de fétiches, ce qui pousse à chacune de recrues de manger à sa faim et au moment voulu (¹⁶⁵).

¹⁶⁴ Propos recueillis auprès du Nganga Ngando na Mwemba, 20/06/2020.

¹⁶⁵ Propos recueillis auprès de « Nganga Ngando na Mwemba », Kinshasa, le 20 juin 2020.

La nutrition pour les jeunes apprentis, est laissée à la charge de mamans locales. Celles-ci apportent à tour de rôle de la chikwangue pour les apprentis. Les hommes doivent chasser pour accomplir cet engagement. Celle-ci se pratique sans dégoût ni à contre cœur mais avec courage et surtout avec beaucoup de volonté. Compte tenu de ces qualités et du caractère qui lie à ce domaine, le chasseur ne peut en aucun cas rentrer bredouille, il est légué d'un pouvoir sans que lui-même en soit conscient.

Les apprentis à ce niveau, n'ont plus de contact avec l'extérieur, c'est vraiment le bon moment de l'initiation. Ils apprennent nuitamment à chanter et à danser sans parler de l'amour avec une femme. On exige d'abord que cet acte soit à la connaissance de chaque Nganga -nouveau et ensuite à un paiement à l'époque d'un montant de 100 makuta pour la satisfaction de certains besoins les concernant. Ils sont soumis à certains interdits dont le refus de cette modalité entraîne catégoriquement la mise en jeu de leur vie d'entrer en coma artificiel pendant un certain temps jusqu'à l'apport des fétiches guérissables. Ainsi, pour renforcer le degré de leur niveau de vie, une chikwangue ne pouvait être partagée. Le poisson est consommé par une personne, les deux recrues ne peuvent pas se partager une chikwangue, un poisson ou autre chose étant en entièreté, les feuilles de manioc sont prohibées. Le repas de nouveau nganga ne doit être constitué que de la viande ou de poisson avec de la chikwangue. Le jeune initié s'étant affalé ne peut pas être traversé par un être vivant, sinon, ce dernier est soumis à la mort.

Pendant son temps de repos, si un chien, une chèvre, une vache, un mouton ou un autre animal domestique parvenait à flairer l'apprenti Nganga, ces animaux sont donc condamnés à mourir. Le jeune nganga devait trancher rapidement la tête de l'animal concerné et boire son sang de peur qu'il ne soit mort ou dépossédé de son pouvoir. Au regard de cet incident, quelques-uns des interdits seront tombés mystérieusement. Cette mesure était de stricte application pendant le séjour des nganga à ekuku la maison d'initiation des Nganga).

Les jeunes initiés sont envoyés à la forêt chercher le « Dinda » (une liane) pour en faire des frotteurs et dont les ficelles serviront de cordes. Ils vont également apporter le « Likbanda » (sorte de liane : pluriel Makbanda) pour en tisser les « Mamama », sortes de bracelet (Limama au singulier) et les Mambambo (Limbambo au singulier : forme de maracas en liane à double tête). Ils se promènent poitrines nues.

Les cordes croisées (ndembo) servent à porter sur la poitrine, le Limama est porté dans l'avant-bras de chaque jeune nganga et enfin le limbambo se tient par la main droite afin d'en secouer d'une façon rythmique dans certaines circonstances, notamment, pendant la danse, soit pendant la prononciation des paroles de bénédiction ou de malédiction. Ces trois instruments font qu'on puisse reconnaître la vraie identité et la valeur de nganga o Mosingo.

2.8. Sortie d'Ekuku

L'apprentissage pour les nouveaux nganga dure trois mois ou plus et cela, sans se laver. Les anciens leur donnent le Kbâmü qui est un fétiche, pour que pendant leur libération ou leur sortie d'Ekuku, chaque initié en soit en possession. Trois semaines environs avant la sortie, ils sont tous sensibilisés pour s'apprêter aux préparatifs : tisser les chapeaux (egbala), les nouveaux mambambo, les nouveaux mamama, les ndembo. Quelques interdits seront dédits. A titre exemplatif, le fait de ne pas toucher une personne autre que Nganga, ne pas gifler une personne n'étant pas Nganga, ce qui était un interdit pendant leur séjour à Ekuku..., ils vont embrasser les termitières. Un jour avant la sortie, les Nganga déposent leur fétiche appelé « mono » au cimetière, lequel fétiche était concentré dans une boîte vide.

La sortie d'ekuku de nganga o mosingo constituait un grand événement, une grande fête tant dans le clan que dans villages environnants. Les villageois sont contraints d'apporter de nombreux présents, des provisions non seulement en faveur des nganga mais aussi pour des spectateurs. Ils étaient tenus (les nganga) de passer à un collecte d'une somme d'argent dont la valeur donné par chacun équivalait à l'achat de deux cartouches (00) pour effectuer la chasse à fusil. Les femmes du village et celles de villages voisins devaient apporter chacune tout un panier de chikwangues.

Des nouveaux Nganga prévoyaient chacun, une boîte vide (boîte de lait vide) ainsi qu'une corne d'animal afin de garder pour soi ses fétiches. Dans l'entretemps, chacun va tisser son « Egbala » sous forme de bonnet pour se couvrir sa tête.

Deux jours avant la cérémonie officielle de la sortie d'ekuku, tous les jeunes nganga amènent chacun deux bouteilles d'alcool appelé « Lotoko ou Agene » pour se faire plaisir. Le jour même de la sortie, tôt le matin tous les nganga se dirigent en rang et dans la discipline la plus totale, très calme vers le cimetière dans lequel, la veille chacun avait déposé ses fétiches (Mono) sur la tombe d'un défunt nganga afin de récupérer lesdits fétiches. Il sied de noter ici que c'est pendant cet exercice ou cet examen que la valeur de chacun est de mise et la méritocratie reste de rigueur. Le jeune nganga dont les qualités sont conformes aux exigences de mosingo, trouvera sa boîte et sa corne bien remplies de fétiches. A l'opposé de ce premier, si les mauvaises aptitudes traduisent déjà un comportement inhumain pour tel ou tel autre nganga, sa boîte et sa corne resteront et demeureront vides ou à moitié vides. Pour accompagner et soutenir le jeune nganga et d'un enthousiasme exceptionnel, les membres de sa famille apportent des provisions nécessaires pour agrémenter la sortie solennelle d'un des leurs.

2.9. Problèmes de Mosingo

Le phénomène Mosingo qui constitue l'objet de notre réflexion a connu de divers et sérieux problèmes qu'il faudra épinglez ici. Ces problèmes, rappelons-le, se posent d'abord au niveau de la hiérarchie. Chaque jeune recrue devait présenter ses doléances en dévoilant de grands faits autrement appelés des faits saillants qui se sont produits

dans sa famille, dans son lignage, dans son clan, voire même dans son groupement. Il s'ensuit alors une réunion qui sera présidée par les Chefs de mosingo et par les sorciers dont le compte-rendu reste une confiance entre ces deux catégories de personnes.

Ensuite, les mauvais sorciers dont l'accent est beaucoup plus porté ici, influencé par le sentiment d'aversion maléfique incoercible, ne peuvent en aucun cas vouloir accepter le bonheur de quelqu'un d'autre. Tout ce qu'une personne peut pour se réjouir n'est aux yeux des sorciers que l'objet d'orgueil, de la pénitence. Il se tiendra ensuite une dernière réunion présidée par le Chef du clan, le Doyen de Nganga o Mosingo et le Mbaeli ou Tepedji (ce qui signifie Porte-parole). Au cours de cette réunion, il était question de débattre sur certaines questions notamment : les maladies causées par certaines personnes, détentrices de certaines feuilles angoissantes qui chaque fois voulant par inimitié les mettre soit les jeter sur les corps de hommes (*Mopanze ou Isinga*). Ces gens par leurs pratiques d'ensorcellement conditionnent le tarissement des poissons même pendant la belle période poissonneuse, la haine sur la surproduction humaine dans certaines familles, le malthusianisme exercé par les mauvais sur les activités économiques personnelles de quelques individus, la relativité selon leur consentement pour la capture des gibiers... Ce sont là les problèmes parmi tant d'autres, de grands problèmes que Mosingo devait traiter, grands faits qui ne désintéressaient en aucun cas l'homme Ngombe de Bolomba en général de s'épanouir à sa pleine liberté.

C'est ainsi qu'en n'ayant pas accepté cette façon de faire des choses que mosingo étant une organisation socio-politique à caractère magico-religieux, s'attaque à toute personne qui s'adonne à l'emploi des plantes nuisibles pour la nocivité de l'espèce humaine. Les partisans de cette doctrine prônaient nuit et jour la renonciation de toutes ces mauvaises pratiques pour accorder une certaine liberté dans la vie de l'homme⁽¹⁶⁶⁾.

Ces grands problèmes qualifiés d'inhumains se dévoilaient de deux façons, soit on les posait avant la danse, directement après la sortie de jeune nganga ; soit à l'assolément avec la danse, ce qui veut dire qu'on arrête les tams-tams pour en parler.

2.10. Danse

Comme évoquée un peu plus haut, l'initiation pouvait prendre trois, quatre, cinq voire six mois selon le consentement du Chef de Mosingo et des responsables autochtones, tous ces mois au cours desquels l'apprentissage se passait à ekuku, il était donc évident qu'on puisse se divertir et avoir de réjouissance populaire pendant la sortie.

En entonnant une chanson et avec le rythme des instruments traditionnels de musique, les nganga sortent l'un après l'autre pour passer à la cour en ligne dans laquelle un « Elombe e Ngomo », ce qui veut dire le Maître de la danse, tient le devant et un autre fait la queue tandis que le

milieu est occupé par les autres initiés et initiateurs qui vont tous se mettre à exhiber les pas de danse en formant un demi-cercle qui est leur position finale.

La multiplicité des chansons permet de chanter l'une après l'autre en incarnant une finalité éducative et dans la plupart des cas, elles sont chantées aussi en lomongo (langue parlée par les Mongo) pour attester que Mosingo tire son origine des Mongo⁽¹⁶⁷⁾.

A titre d'illustration et pour étayer nos propos, nous proposons les trois chansons que voici pour se rendre compte de leur degré d'instruction:

« *Okina Nganga asinga eee*
Oya eeeee ! Ayaa Oyo eeee, Onzele Bwato Onkondele !
... Bokumu bo Nganga Limbamba
Oya eeeee ! Ayaa eeee Oyo eee Onzele Bwato Onkondele ! »
Autrement dit :

Chanson 1.

- « *Quand on entend un Nganga alerter, on doit rejeter ou abandonner tout ce qui a de mauvais afin de se conformer à ses normes et devenir pure.*
- *Limbamba étant l'un des instruments de base d'un Nganga, cet instrument lui fait honneur, c'est même l'identité de ce dernier.*
- *Voilà un autre Nganga et ses instruments qui pourront le conduire à la pureté ».*

Chanson 2

- « *Epele Ngom̄ eeee, oya ee ee bole bobé ee bamoli molo n'ekuka !*
- *Sesa Nganga Isongu ee oya ee ee bole bobé ee bamoli molo n'ekuka !*
- *Sesa Limbele ee, oya ee ee bolé bobé ee bamoli molo n'ekuka ! »*

Comme pour dire :

- « *Danser c'est bien bon et c'est mieux d'ailleurs mais les fétiches sont mauvais, sont nocifs.*
- *Ceux qui ne s'en débarrassent pas finiront par être tués par ces mêmes fétiches, ils finiront par cogner leurs têtes contre mur.*
- *Papa (Père) Isongu n'accepte pas les fétiches, car ils sont nuisibles.*
- *Papa (Père) Limbele ee ... »*

Chanson 3

Iseketele elua Nganga ee, Iseketele elua Nganga ee
Ajoko mbi nadié leka...
Nganga libota li Amese nongo aboli na wε leka, osombetebi avion o diko, avion mitε minεi...

Traduction : « ... *Je croyais obtenir la richesse... Nganga Damien (Un opérateur économique très réputé du coin) de la lignée d'Amese, quand même que tu possèdes des biens en abondance, tu n'achèteras jamais un avion à quatre moteurs... »*

Ce qu'il faut retenir de toutes ces chansons, l'élément universel est qu'elles sont beaucoup plus significatives. Elles

¹⁶⁶ Propos recueillis auprès de Madame TONOKUMU ETULOJA Catherine, Kinshasa, 09 avril 2020.

¹⁶⁷ Propos recueillis auprès de Monsieur DENGBA MWEMBUNDANI Ado, Kinshasa, 11 juin 2020

prônent à toute la masse Ngombe en particulier l'abandon des pratiques nocives qui causent, non seulement, des méfaits chez les personnes indexées mais aussi pour les possesseurs.

2.11. Rétablissement des nganga

Tout semble se terminer étant donné que les nouveaux nganga, s'étant privés de la prise de bain depuis le premier jour de leur initiation, vont alors descendre dès cet instant, au terme de la cérémonie, à la source pour se laver dans un étang bien choisi. A la fin de la cérémonie de prise de bain, les anciens nganga vont passer dans chaque famille en vue de leur restituer son membre en le bousculant dans sa chambre où il va embrasser sa femme et ses enfants, acte qui était autrefois interdit.

2.11.1. Du nganga o mosingo

- Qui est le nganga o mosingo ?

Le nganga o mosingo est cette personne qui a suivi l'initiation magico-religieuse de mosingo qui se décide de s'éloigner des actes sataniques qui consistent à en vouloir à autrui. Ainsi avant de devenir un véritable mosingo o nganga, les jeunes nouvellement initiés sont d'abord des "mosingo mo bengε", ce qui veut dire « mosingo pour les jeunes » et qui ont pour spécificité, la défense des intérêts de leurs familles respectives, car le nganga o mosingo a pour unique vocation de contrer les actions néfastes des sorciers contre son lignage. Désormais, il sert de remarquer pour sa famille en contrant les mauvais sorts du monde de ténèbres. Pour cela, un nganga o mosingo se devait d'être un homme de bon caractère, accueillent et plein de bonté pour mériter de la population et non un méchant hommes qui prend en aversion ses semblables.

2.11.2. De la place du mosingo dans la société traditionnelle Ngombe ?

Traditionnellement, chez les Ngombe de Bolomba, le nganga o mosingo occupait, suite à ses fonctions, une place assez importante. Il était surtout certain par la masse en vertu de ses relations occultes avec les sorciers. Ce qui faisait de lui un mystique à même de devenir à son tour un véritable loup pour autrui. Quoi que tel, le nganga o mosingo était porteur des prérogatives humanitaires. En plus, il était porteur d'un grand savoir en pharmacopée. Ce qui augmentait son prestige et pour couronner tout cela, en fonction de leur degré de savoir en pharmacopée, un mosingo portait la dénomination de « ngando na mwemba », mais aussi selon sa classe, on distinguait trois catégories de « ngando na mwemba » :

- le "monomi" spécialisé dans la disparition de la chance en matière de chasse et de pêche ;
- le "kbamu" est une spécialité en matière de venin de serpent et autre mopanze qui est un fétiche piège tendu aux passants pour leur causer du tort ;
- le "likutu" est un fétiche réservé aux seuls nganga qui consiste à éloigner les mauvais esprits en son entourage ⁽¹⁶⁸⁾.

Tel est brièvement décrit les vertus d'un nganga o mosingo qui avait pour vocation, la défense du bonheur de ses semblables.

2.12. Du mosingo et de son déclin

Les causes du déclin de la pratique du mosingo sont à chercher à travers une multitude. Ici, nous en citons les plus importantes :

- le non-respect des principes du Mosingo de suite de l'évolution des us et coutumes ;
- l'indiscrétion constatée dans le chef de beaucoup de nganga ;
- un certain excès de zèle chez bon nombre de nganga ;
- l'anarchie et le désordre introduits dans la confrérie dans le choix de nouveaux adeptes ;
- la cacophonie dans la façon de procéder et surtout entre différents membres.

2.13. Du parallélisme entre la pratique du mosingo et la parole de Dieu

De prime abord, nous faisons remarquer qu'il existe une approche de vue entre la pratique du mosingo et les écritures saintes, car dès l'avènement du mosingo, les nganga avaient demandé à tous les villageois d'abandonner de mauvaises pratiques, de jeter des fétiches, de ne pas prendre une femme d'autrui, de ne pas tuer, de ne pas voler, d'avoir du respect envers ses parents... Ce qui était de stricte application. Chaque matin, on retrouvait des milliers des fétiches jetés dans les « bidika » ou étalages aménagés à cette fin au fin fond du village et les anciens Nganga les ramassaient pour les brûler.

Ce qui est presque une reproduction du décalogue, notamment de l'Exode 20 : 1-17 :

Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face...

Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Eternel, ton Dieu te donne.

Tu ne tueras point.

Tu ne commettras pas d'adultère.

Tu ne déroberas point.

Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.

Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras point la femme ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui appartienne à ton prochain (Exode 20, 1-17).

Quant aux *divergences* entre la parole de Dieu et Mosingo, nous pouvons noter l'élément « fétiches » comme un point divergent car la parole de Dieu ne les agrée pas.

¹⁶⁸ Interview réalisé auprès du « Nganga Ngando na Mwemba », Kinshasa, le 20 juin 2020.

Conclusion

En définitive, ce qu'il faut retenir de cette étude qui a porté sur la pratique de *mosingo* chez Ngombe de Bolomba, reste ceci qu'à travers les quatre groupements, on compte la famille, qu'elle soit étendue ou restreinte revêt toute son importance sociale en prenant au pied de la lettre tous les facteurs autour desquels se fonde le système de parenté. Pour cela, la notion de croyance tient une place prépondérante, car pour les Ngombe de Bolomba, Dieu est leur *Nzakomba*, leur *Akongo*. C'est lui le transcendant, car il donne la fécondité et détenteur de la vie. Mais au bas de l'échelle, nous avons des humains qui se sont distingués par leur bravoure. Entre les deux, on note la présence des intermédiaires qui, selon la conception ngombe, sillonnent tout le temps en leur assurant une certaine protection.

La grande question que le peuple Ngombe ne cesse de se poser est celle de savoir comment protéger sa vie contre toutes ces puissances maléfiques qui portent atteinte à celle-ci et comment arriver à se maintenir en bonne santé pour jouir pleinement de sa vie lorsqu'on sait que la santé, c'est la vie ? Voilà comment, il importe de comprendre la pratique du *mosingo* auprès de ce peuple et qui, pensait-on, avait pour première vocation, la protection de l'intégrité physique de la personne humaine contre toute attaque extérieure qui proviendrait du diable, le malin et de son infini bataillon de démons (sorciers) qui infestent la communauté Ngombe de Bolomba. C'est ainsi que face à l'injustice sociale et face aux inégalités parmi les hommes, les *mosingo* avait pour vocation première le maintien de la valeur sociale de l'individu qui doit briller comme une étoile dans le firmament pour le plus grand bien de la communauté.

Ainsi compris, l'apport de *mosingo* chez les Ngombe de Bolomba fut non seulement immense, mais surtout grandiose dès lors que les *nganga o mosingo* détenaient des vertus thérapeutiques grâce à leur maîtrise de la pharmacopée traditionnelle à base des plantes. En un mot, les *nganga o mosingo* étaient au vrai sens du terme, des véritables protecteurs de la communauté ngombe contre les personnes malveillantes.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- BOLS A., *Initiation à la Sociologie Africaine*, BEC, Kinshasa, 1970.
- Gaston B., *L'art de la Politique*, Marabout, sl, sd.
- HEIJBOER, *Esquisse sur la population Ngbandi, Ngbaka, Ngombe, in Aequatoria*.
- MATA BAFWIDI NSONI I., « Les enfants dits sorciers, quel travail social ? La sorcellerie en tant que croyance », in *Revue Africaine de Recherche sur l'Enfance (R.A.R.E. 005)*, Kinshasa, Mars, 2004.
- MUMBAZA J., *Les peuples riverains de l'entre Zaïre-Ubangi, mise en place de la population actuelle*, Tome I.
- MWAKOBILA N., *Histoire Politique des Ngombe Bonzale*, Mémoire de Licence en Histoire, Campus de Lubumbashi, 1980.
- VAN DER KERKEN, cité par Bosenge M. dans la *sorcellerie chez les Ngombe Bonzale*, TFC, HSS, ISP/Mbk, 1983.

- ZAMEN GA B., *Bandoki*, Ed. St Paul Afrique, Kinshasa, 1976.